

# OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

**N°14 DIVERSITE**

# SOMMAIRE

## Diversité

Par Openfield ..... 1

## Barbara Réthoré et Julien Chapuis

Par Armande JAMMES ..... 2

## Diversité

Par Anaïs Jeunehomme ..... 6

## Pour une forêt diversifiée

Par Eric Castex ..... 10

## Berlin, le Mur, 30 ans après.

Par Marion Guichard ..... 14

## Parole unique & paroles d'habitants

Par Vincent Guérard ..... 20

## Vassivière Utopia

Par Marianne Lanavère, le bureau baroque, les espaces verts, Gama+Bianchimajer ..... 25

## Ciels de Cluny

Par Jean-Philippe Astolfi ..... 30

# Diversité

Nous aussi, nous sommes inquiets. “On ne va pas le cacher, il y a des moments difficiles, surtout quand les nouvelles accablantes s’accumulent.”

Ce sont les mots de Barbara Réthoré et Julien Chapuis, biologistes et explorateurs de la biodiversité. Nous sommes inquiets, car le temps change, vite, trop vite, beaucoup plus vite que nous ne l’avions imaginé. Des pluies diluviennes succèdent à des sécheresses éprouvantes. Les caves des maisons et les piscines de nos voisins sont inondées de boue, car les terres agricoles glissent, plus rien ne les retient. Et c’est la diversité d’un sol qui disparaît...

Par **Openfield** 17 DÉCEMBRE 2019

Et ce sont des ruches, mortes, encore une fois après l’été. Des pins sylvestres et des épicéas qui meurent sous les attaques des scolytes et de la chaleur. Les thuyas meurent aussi, dans la plus grande indifférence puisque personne ne les aime. Chaque jour ce sont combien, 50, 100, 200 ? espèces qui disparaissent. Et il serait idiot de croire que notre sort n’est pas lié au leur.

Nous avons appelé ce numéro Diversité, car il nous semblait que c’était un sujet majeur. Celui-ci s’ouvre donc avec l’interview de [Barbara Réthoré](#) et [Julien Chapuis](#). Tous deux reviennent sur leur parcours et leur travail, sur ce qu’est la biodiversité. Ils nous parlent de son exploration, mais aussi de son effondrement. Ils s’interrogent aujourd’hui sur leur pratique, comment continuer ce travail aujourd’hui, comment rendre compte de ce qui se passe ?

[Anaïs Jeunehomme](#) s’attache, dans son article, à explorer le terme de diversité, en le confrontant à notre quotidien. Cette notion de diversité, selon qu’on l’accepte ou non est souvent le reflet de notre vision du monde. Un troisième article rédigé par [Éric Castex](#) revient sur la question de l’exploitation forestière, dont les pratiques actuelles basées sur de la monoculture participent de ce saccage permanent. Comment être forestier autrement ?

Il s’agit aussi nécessairement de la diversité des paysages. [Marion Guichard](#) a parcouru pendant une quinzaine de jours l’espace tracé autour et dans Berlin par l’ancien mur. Elle a recensé, lieu par lieu, ces tout petits paysages. Il y a aussi la diversité des histoires, des récits, des paroles données et récoltées par [Vincent Guérard](#), pour échapper à l’uniformisation de la pensée. Il y a autant de façon de parler du paysage qu’il y a d’individu pour en parler. Ces échanges, ces paroles avec les habitants, ont été essentiels dans le processus de création au sein du programme [Vassivière Utopia](#). Trois équipes de paysagistes et architectes reviennent sur leur travail dans trois communes du territoire Limousin.

Et puis il y a le ciel, changeant à toute heure, ces variations infimes ou spectaculaires que photographie [Philippe Astolfi](#). Le ciel est le reflet de ces changements et il se fait parfois bi-

en menaçant.

Armande Jammes pour Openfield




---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Openfield**, *Diversité*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/diversite-2/>

## Barbara Réthoré et Julien Chapuis

Jeunes biologistes-explorateurs et entrepreneurs, Barbara Réthoré et Julien Chapuis travaillent à l'interface entre le monde scientifique et le grand public. Avec leur projet Natexplorers, ils ont menés des expéditions dans les recoins les plus inaccessibles, foisonnants et menacés de la planète, d'où ils ramenèrent images et récits pour faire connaître les points chauds de biodiversité de la planète en vue de les protéger. Ils ne cessent au travers de leur travail agrégeant recherche scientifique et outils de sensibilisation de nous alerter sur l'extrême urgence de protéger une nature en danger.

Par Armande JAMMES 17 DÉCEMBRE 2019

**Vous êtes tous les deux biologistes, quel a été votre parcours ? Qu'est-ce qui vous a poussé à vous positionner dans cet entre-deux entre le monde scientifique et le grand public ?**

**Barbara Réthoré :** Nous avons tous les deux suivi des études supérieures en biologie. Après un DEUG Science de la vie à Angers (UCO), je suis arrivée en 2003 à Sophia Antipolis (SKEMA) où j'ai débuté un Bachelor en Biologie marine que j'ai terminé dans l'archipel d'Hawaii (Hawaii Pacific University). Pendant mes études, j'ai notamment travaillé en tant qu'assistante de recherche sur l'impact du tourisme sur les récifs de la côte Ouest de l'île d'Oahu. En 2007, un double diplôme en poche, biologie marine et sciences environnementales, j'ai poursuivi quelque temps mon travail de recherche pour la *Wild Dolphin Foundation* puis suis devenue technicienne de données géospatiales et SIG au sein d'un bureau d'étude pendant 2 ans, toujours à Honolulu. À mon retour en France en 2010, j'ai effectué un nouveau Master de recherche en Comportement Animal et Humain à l'Université de Rennes 1, où j'ai réalisé des travaux variés : préférences sensorielles du dauphin et de l'étourneau ; comportements alimentaires du cochon comme modèle pour l'homme ; communication vocale d'une espèce d'oiseau chanteur en Afrique du Sud. C'est à la suite de ces études que nous avons fondé, avec Julien, l'association environnementale Conserv-Action puis créé l'entreprise Natexplorers.

**Julien Chapuis :** Après deux années de licence en Biologie des Organismes à l'Université de Nantes, j'ai poursuivi mes études à l'Université de Rennes 1 avec une première approche de l'éthologie. Dans la continuité, en 2010, j'ai intégré le Master de recherche en Comportement Animal et Humain de l'université. En parallèle de mon parcours académique, j'ai travaillé en parc zoologique pour y mener des études sur le bien-être des animaux captifs (occupation de l'espace et organisation sociale de groupes de lémuriens). Mes études m'ont également amené à évaluer les influences sociales, notamment maternelles, la cognition ou encore les effets du stress chez le modèle aviaire. Passionné d'exploration et de nature, j'ai renoué avec mes premières aspirations au sortir

de ces études, en 2013, au travers d'un premier projet d'expédition en Amérique centrale aux côtés de Barbara. Depuis, nous travaillons ensemble au sein de Natexplorers et Conserv-Action.

**B&J :** Réunis autour d'un goût commun pour la multidisciplinarité, nous nous considérons l'un et l'autre comme des biologistes généralistes, et non spécialistes, des touche-à-tout, intéressés par la photographie, la vidéo, l'écriture... Nos premières expériences de médiation scientifique – création d'un film documentaire, conception d'une exposition immersive – nous ont confortés dans le choix de cette position « à l'interface ». Aujourd'hui, où nous avons plus que jamais besoin de décrypteurs, vulgarisateurs, médiateurs, nous nous évertuons à être des « passeurs de science », à faire du lien entre science et société. Et ce, en toute indépendance, car nous choisissons les sujets que nous traitons, depuis le montage de nos projets d'expédition jusqu'à leur valorisation (films, vidéos, expositions, conférences, ateliers, articles...).



Nicaragua, aux frontières de l'Indio Maíz et de ses 260 000 Ha de forêt tropicale. Nous n'avons que deux jours devant nous pour explorer différents secteurs à la recherche du minuscule *Dendrobate fraise* (*Oophaga pumilio*). Web série / Entre deux Amériques / Episode 9 Indio Maíz ©Natexplorers

**Le concept de biodiversité est largement utilisé aujourd'hui, en permanence, dans les médias, partout. Quelle est l'histoire de ce mot, d'où vient-il ?**

**Que savons-nous aujourd'hui de l'étendue du vivant ?**

Les médias et les acteurs politiques – locaux et nationaux – se sont récemment emparés du concept de biodiversité,

depuis une dizaine d'années environ, mais le mot « biodiversité » s'est diffusé très efficacement dans la société civile. Cette émergence est toutefois à relativiser car les résultats d'études sur les changements climatiques sont jusqu'à huit fois plus couverts médiatiquement que ceux des études sur la biodiversité<sup>1</sup>. Le déficit de diffusion des connaissances sur la biodiversité reste immense !

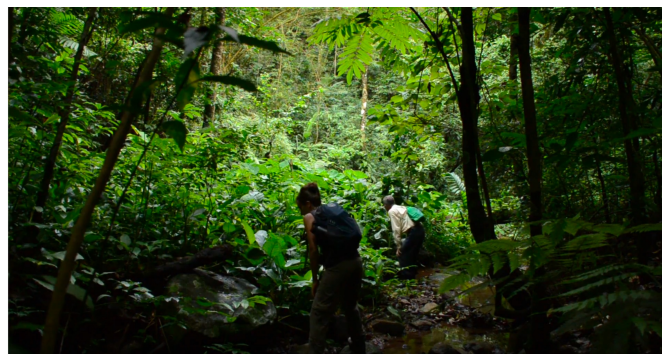
D'autre part, le mot biodiversité est très largement utilisé en remplacement du mot « nature », ce qui ne simplifie pas les choses, bien au contraire. Le concept de nature et sa définition font débat dans nos sociétés occidentales alors qu'ils sont complètement intégrés dans d'autres cultures où les séparations humain-non-humain, nature-culture n'existent pas ou très peu – comme c'est le cas chez de nombreuses communautés amérindiennes.

Synthétiquement, la biodiversité renvoie à la fraction vivante de notre planète. On peut alors légitimement se demander pourquoi un terme si simple, en apparence, a pris si longtemps à se dégager. Il faut en effet attendre les années 80, pour que la terminologie « diversité biologique » – devenu « biodiversité » par un raccourci en anglais (*biological diversity = biodiversity*) – fasse son apparition et le tour du monde. En 1988, lors de la 18<sup>e</sup> assemblée générale de l'UICN (*Union Internationale pour la Conservation de la Nature*), une première définition fut explicitée par le célèbre biologiste Edward O. Wilson, dont les écrits figurent parmi les premiers à mentionner le mot biodiversité et à en proposer une définition : « la diversité de toutes les formes du vivant, qui s'exprime à trois niveaux : les écosystèmes, les espèces qui composent les écosystèmes, et les gènes caractéristiques de chaque espèce. »

Au début des années 80, de manière contemporaine à l'émergence du concept de biodiversité, les expériences de *fogging* de Terry Erwin viennent réduire à néant le rêve des naturalistes de l'époque : dresser un inventaire exhaustif du monde vivant. Pendant plusieurs années donc, Erwin asperge des arbres isolés de la forêt tropicale d'un brouillard contenant un puissant insecticide à action rapide. L'expérience est répétée au Brésil, au Pérou et au Panama, toujours sur la même espèce d'arbre (*Luehea seemannii*). À chaque fois, Erwin et ses collègues récupèrent, trient, classent, décrivent les arthropodes – majoritairement des insectes – tombés au sol. Le constat est édifiant : sur un seul arbre d'Amazonie, le nombre d'espèces d'insectes est du même ordre de grandeur que celui de l'ensemble des insectes connus pour toute l'Amérique du Nord ! Même si ce chiffre a depuis largement été revu à la baisse, les travaux d'Erwin servent de déclencheur à de nombreux auteurs qui, à leur tour, y vont de leur pronostic sur le nombre total d'espèces vivant sur Terre : 3, 10, 30, 50 voire 100 millions.

Seulement, au rythme actuel de la progression des connaissances – environ 16 000 nouvelles espèces sont décrites chaque année – il faudrait 250 à 1000 ans pour espérer aboutir à l'inventaire complet de la biodiversité. Aujourd'hui, 2,4 millions d'espèces végétales et animales sont recensées sur une estimation totale de près de 9 millions, mais que rester-

a-t-il de cette biodiversité dans 250 ou 1000 ans ? Car, dans le même temps, nous constatons le déclin du vivant à un rythme d'extinction plus de 100 fois supérieur aux crises du passé et, plus que tout, nous mesurons l'importance et l'urgence de protéger cette biodiversité en sursis. En cela, la biodiversité représente à la fois l'ensemble du tissu vivant que nous connaissons et la part encore plus importante de ce qu'il nous reste à découvrir dans un contexte globalisé d'effondrement du vivant.



Salvador. Accompagnés d'Eliberto, garde forestier émérite, nous partons explorer la forêt du parc national El Imposible à la recherche de la très rare et tout aussi menacée rainette aux yeux noirs : *Agalychnis moreletii*. Web série / Entre deux Amériques / Episode 6 La forêt de l'impossible ©Natexplorers

**Les expéditions que vous avez menées ou auxquelles vous avez participé s'inscrivent dans la continuité des expéditions naturalistes du 18<sup>e</sup> siècle et, plus récemment, les grandes expéditions du 20<sup>e</sup> siècle comme celle, par exemple du Radeau des cimes de Francis Hallé.**

**Pouvez-vous nous raconter en quelques mots les trois grands projets auxquels vous avez participé ?**

### 2013, Entre Deux Amériques

C'est notre projet fondateur. En 2013, du Mexique au Panama, nous sommes partis à la rencontre d'acteurs de la protection de la nature pour leur apporter notre expertise, notre soutien et documenter leur travail. Ara macao, crocodile américain, corail corne d'élan, singe araignée noir, tortue olivâtre... Tous ces animaux menacés emblématiques de l'Amérique centrale bénéficient des collaborations que nous avons initiées sur le terrain. De l'expédition, un projet transmédia intitulé « Entre Deux Amériques » s'est progressivement articulé, d'abord autour d'une exposition interactive, puis d'un film documentaire, et ensuite d'un cycle de conférences, d'interventions scolaires... Six ans après, nous continuons à sillonner la France pour présenter « Entre Deux Amériques ». C'est une belle reconnaissance !

[Voir la vidéo](#)

Web série / Entre deux Amériques / Extrait de l'épisode 6 La forêt de l'impossible ©Natexplorers

### 2016, Le Darién

En 2016, nous avons mené aux côtés de 4 biologistes panaméens une exploration scientifique pionnière dans le Darién – une zone de forêt tropicale dense située à la frontière entre le Panama et la Colombie – au cours de laquelle nous

avons exploré plusieurs secteurs jusqu'alors inconnus de la science. Nos objectifs étaient les suivants :

> Réaliser des inventaires de la biodiversité sur un temps restreint selon la méthode dite de *RAVE* (*Rapid Assessment Visual Expedition*). Pour cela, nous avons mis en place des transects<sup>2</sup> où chacun, en fonction de sa spécialité, cherchait à inventorier le maximum d'espèces en un minimum de temps. Schématiquement : entre 0 et 5 mètres, nous cherchions des lézards, des grenouilles, des serpents, potentiellement des mammifères terrestres venus s'abreuver ; au-dessus de 5 mètres, des orchidées ; et, encore au-delà, des singes et des oiseaux. Grâce à cette méthode, nous avons notamment pu identifier une nouvelle espèce de grenouille de la famille des Dendrobatidés et du genre *Silverstonia* ainsi qu'une nouvelle espèce de serpent pour le Panama, *Leptophis cupreus*<sup>3</sup>.

> Effectuer de premières observations de la faune emblématique de la région à l'aide de méthodes innovantes et non-invasives. Jaguar, tapir de Baird, fourmilier géant, tamarin à crête blanche, harpie féroce, grenouilles arlequins... autant d'espèces dont on sait encore peu de choses !

> Rechercher le singe araignée gris (*Ateles geoffroyi grisescens*) décrit pour la dernière fois en 1944 et pour qui aucune observation n'a aujourd'hui été authentifiée dans le milieu naturel. Nous basant sur de premiers repérages effectués dans le Darién ainsi que sur les rapports de scientifiques s'étant intéressés par le passé à la zone, nous avons tenté, en vain, de le localiser le primate afin d'estimer l'état de sa population – étape indispensable à l'attribution de son statut de conservation et à sa préservation

L'ensemble des données scientifiques et du matériel audiovisuel récoltés au cours la mission sont autant d'arguments en faveur d'un renforcement de la protection de l'environnement dans le Darién, en proie à des pressions anthropiques de plus en plus soutenues.

#### [Consulter la ressource](#)

Les Others, Les Baladeurs #3 Le silence du singe araignée  
Écriture et réalisation : Camille Juzeau / Composition originale : Alice-Anne Brassac / Mixage : Laurie Galligani  
A écouter au casque pour une expérience optimale

### 2017, Makay

À l'été 2017, nous nous associons à l'ONG Naturevolution dans un projet d'expédition transdisciplinaire dans le massif du Makay, situé au sud-ouest de Madagascar.

Façonné par une érosion de plusieurs centaines de millions d'années, ce massif ruineiforme est entaillé par de profonds canyons et vallées dans laquelle la vie s'est réfugiée et développée en quasi-autarcie, y occupant toutes les niches écologiques vacantes. Pourtant, malgré son relief escarpé et son éloignement, ce coffre-fort de biodiversité est la proie de pressions et de dégradations telles que le déboisement et les feux causés par l'expansion des pratiques d'élevage et de la monoculture en bordure du massif. Face à cette situation, l'expédition Makay 2017 cherchait à recenser la biodiversité

restée sous le radar de la science, avant qu'il ne soit trop tard.

Dans l'esprit des sciences participatives, une soixantaine d'écovolontaires, de tous âges et de tous horizons, ont participé aux recherches de terrain, de la réflexion des protocoles jusqu'à leur mise en œuvre – une première pour une expédition française de cette envergure. Au total, ce sont plus de 120 personnes qui se sont relayées sur le terrain pendant six semaines d'étude des mammifères, oiseaux, reptiles, amphibiens et d'une biodiversité plus « négligée » : poissons, insectes, crustacés d'eau douce, fougères, mousses... De nombreux projets ont ainsi été réalisés pour améliorer les connaissances sur le massif et contribuer à la protection de cette région encore largement méconnue. D'un point de vue personnel, notre rôle avant, pendant et après la mission consistait, et consiste encore aujourd'hui, à valoriser ce travail scientifique sous les formes et selon les canaux de communication les plus variés possibles.



Phase itinérante de l'expédition sur les hauts plateaux du Makay ©Natexplorers

**Il semble que nous nous dirigeons vers la 6<sup>e</sup> extinction de masse ? Est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Qu'est-ce que cela signifie exactement ?**

Qu'on l'appelle extinction massive, effondrement du vivant, armageddon écologique, comme on a pu le lire çà et là dans la littérature scientifique, le doute n'est plus permis : notre planète est bel et bien entrée dans une nouvelle phase d'extinction de masse. Contrairement aux cinq précédentes grandes crises du vivant, celle-ci ne résulte pas de processus naturels mais est le fait d'une seule espèce : *Homo sapiens*. Destruction et fragmentation des habitats, surexploitation des ressources, dérèglement climatique, pollution, espèces invasives... Le Millenium Ecosystem Assessment<sup>4</sup> montre qu'au cours des 50 dernières années, l'homme a davantage transformé son environnement que pendant toute son histoire, avec pour conséquence une érosion accrue de la biodiversité.

Ce qui distingue la situation actuelle des crises du passé, c'est l'ampleur et la vitesse de la perte de biodiversité à laquelle nous sommes confrontés. Aujourd'hui, ce n'est plus un type particulier d'espèces qui est menacé mais des espèces de toutes sortes, et ce, à un rythme inconnu jusqu'alors. Le Rapport Planète Vivante<sup>5</sup> montre, par exemple, une diminution

de 60% des populations de vertébrés sauvages entre 1970 et 2014. C'est effarant.

Cette tendance, en accélération constante, risque d'accroître encore davantage les inégalités entre états, peuples et citoyens. Poussés par la nécessité, certains d'entre eux accentueront leur pression sur l'environnement, aggravant l'érosion de la biodiversité par effet d'emballement.



Péninsule de Nicoya, Costa Rica. Les tortues marines figurent parmi les espèces les plus menacées de la planète. Pour lutter contre ce déclin présenté comme inexorable, l'une des solutions revient à maximiser le nombre de naissances et pour cela, à protéger les œufs des prédateurs et du braconnage. Web série / Entre deux Amériques / Episode 11 Turtle Trax ©Natexplorers

### Comment vivez-vous cela en tant que scientifiques, en tant qu'humains ? Quels sont aujourd'hui vos moyens d'action, réflexions ? Où en êtes-vous de vos projets ?

On ne va pas le cacher, il y a des moments difficiles, surtout quand les nouvelles accablantes s'accumulent. Le manque de considération de la biodiversité à différentes échelles de décision est profondément révoltant. Nous n'avons probablement pas encore trouvé les bons outils, les bonnes approches pour faire de la protection de la biodiversité une priorité. Pourtant, d'un point de vue purement pragmatique, préserver un maximum de biodiversité c'est se préserver nous-mêmes. Nous n'avons pas d'autre choix que de protéger la biodiversité.

La technologie n'est pas la réponse à ce qui est sans aucun doute le plus grand défi auquel fait face l'humanité, elle n'est tout simplement pas en mesure de reproduire les conditions de vie nécessaires et suffisantes à l'ensemble de l'humanité. Quel autre laboratoire que celui du vivant peut se targuer d'une somme aussi vertigineuse d'essais-erreurs-corrrections sur près de 4 milliards d'années ? Charge à nous, en tant que société, d'imaginer les ressorts d'une prise de conscience globale des enjeux environnementaux pour faciliter l'adoption de modes de vie compatibles avec le système Terre.

Ce sont ces réflexions, ces questionnements qui nous poussent, nous aussi, à revoir notre copie, et notamment à reconsidérer l'impact des expéditions, de l'idée à la réalisation en passant par leur valorisation. Ces préoccupations seront au cœur de nos prochains projets de terrain, toujours en mettant l'accent sur la médiation scientifique et la diffusion d'outils au service d'une meilleure connaissance de la biodiversité. C'est le sens de notre engagement depuis le tout début : mieux connaître pour mieux protéger.



L'AUTEUR

### Armande JAMMES

Armande Jammes est paysagiste. Elle est installée dans la Loire et travaille au sein d'une collectivité locale. Également artiste, elle développe parallèlement un travail autour de l'écriture et de l'investigation. [www.armandejammes.com](http://www.armandejammes.com)

### BIBLIOGRAPHIE

- <sup>1</sup> <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fevo.2017.00175/full>
- <sup>2</sup> observations réalisées le long d'un tracé linéaire
- <sup>3</sup> Découverte du serpent : <https://www.natexplorers.fr/2017/11/11/expe-darien-decouverte-serpent/>
- <sup>4</sup> <http://www.millenniumassessment.org/fr/Global.html>
- <sup>5</sup> <https://www.wwf.fr/rapport-planete-vivante-2018>

Pour en savoir plus sur **Entre deux Amériques**

Teaser du film : <https://www.youtube.com/watch?v=KHGVRJc78&t=12s>  
Web-série : <https://www.youtube.com/playlist?list=PLOuTdPgs4QMtd3OgtOg98BS3AcMsUJxHo>  
Page du projet : <https://www.natexplorers.fr/entre-deux-ameriques/>

Pour en savoir plus sur l'expédition **Dariën**

<https://www.natexplorers.fr/expedition-darien/>

Pour en savoir plus sur l'expédition **Makay**

Page du projet : <https://www.natexplorers.fr/expedition-makay-2017/>  
Teaser du film : <https://vimeo.com/312522074>  
Galerie de portraits des acteurs de l'expédition : [https://www.youtube.com/playlist?list=PLOuTdPgs4QMsWYMSO\\_Jm4h137X8CFIJEp](https://www.youtube.com/playlist?list=PLOuTdPgs4QMsWYMSO_Jm4h137X8CFIJEp)  
Visite guidée de l'exposition : <https://youtu.be/Eupd4LkNiZc>

>

### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Armande JAMMES**, Barbara Réthoré et Julien Chapuis, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/barbara-rethore-et-julien-chapuis-natexplorers-2/>

# Diversité

Cette nouvelle thématique d'Openfield me tenait à cœur car j'ai l'intime opinion que la diversité n'est autre que la vie. Le vivant dans son ensemble est diversité. Tout le reste n'est qu'un semblant de vivant, car la diversité en est absente. C'est à un parcours au sein de ce que représente pour moi la thématique de la diversité que je vous invite au travers des quelques lignes qui suivent.

Par Anaïs Jeunehomme 17 DÉCEMBRE 2019

## Monoculture vs diversité

La monoculture est l'exact inverse de la diversité, c'est sa négation même. C'est une simplification à l'extrême de la végétation : une seule espèce cultivée sur des hectares. Cette plante n'occupe qu'une seule strate de la végétation (si l'on pense à nos champs de culture, il s'agit de la strate herbacée), ce qui conduit à un appauvrissement dramatique de l'environnement. On estime qu'en 30 ans, 80 % des insectes auraient disparu. Bien sûr, la monoculture n'est pas le seul facteur de leur déclin mais cette pratique y participe grandement.

La monoculture est à l'image de ce que l'humain aime à pratiquer depuis trop longtemps : ranger les choses (vivantes ou non) dans des cases. Chacun sa boîte, il ne faut pas les mélanger et les moutons seront bien gardés.

La monoculture est plus simple à gérer me direz-vous ? Si l'on aime faire un travail répétitif, qui ne demande pas trop de questionnement, effectivement, la monoculture est une bonne solution. J'oserai presque dire que la monoculture est le corolaire agricole de l'abêtissement en cours de la population humaine.



Monoculture briarde de blé, juin 2019 © Anaïs Jeunehomme

J'en entends d'autres qui affirment que la monoculture est plus rentable ? Où est la rentabilité quand, sur un hectare vous ne récoltez qu'une seule plante là où d'autres, par des systèmes agricoles diversifiés, récoltent plusieurs espèces commercialisables ? Même un jeune enfant comprendrait que cultiver une seule plante « rapporte moins » qu'en cultiver plusieurs sur un même espace. Et puisque nous parlons de rentabilité, grattons un peu cette belle image d'Épinal et regardons ce qu'impliquent les monocultures.

Avec une monoculture, si une peste se déclare sur une plante, toutes ses voisines « l'attraperont », un peu comme les enfants à la crèche qui échangent généreusement leurs mi-



crobes les uns avec les autres. Ainsi, les plantes sont souvent malades, car elles sont toutes identiques : on les arrose alors de produits « phytosanitaires » (jolie création langagière pour ne pas effrayer le chaland).

Mais la monoculture conduit aussi à un appauvrissement des sols, les plantes consomment toutes les mêmes éléments, ce qui vide le garde-manger. Mais, me direz-vous, des rotations de cultures sont mises en place, pour pallier à ce problème. Oui, bien sûr. Cependant, le garde-manger qu'est le sol reste vide. Les plantes, ne trouvant plus leur nourriture dans le sol, deviennent alors dépendantes des engrais de synthèse administrés par les exploitants agricoles. Pour rappel, un sol en bonne santé doit contenir autour de 5 à 6 % de matière organique. Gérard Ducerf nous explique qu'aujourd'hui, certains sols ne comportent plus que 1 % de matière organique. C'est dramatique. En deçà, on appelle ça un désert : là où le sol (peut-on encore appeler cela un sol ?) ne contient plus de matière organique, il ne reste que le minéral.

La diversité dans les cultures permet de bâtir des systèmes résilients, où des plantes appartenant à différents étages de la végétation s'entraident et coopèrent. On sait aussi, notamment au potager, que certaines plantes font un bon voisinage, quand d'autres font au contraire mauvais ménage. Ces bénéfiques réciproques permettent aux plantes de mieux croître, de résister plus facilement aux maladies et d'éloigner certains insectes. Ces associations végétales, en engendrant une plus grande diversité créent des systèmes qui agrandent le milieu (amélioration du sol, diversité biologique accrue, meilleure gestion de l'eau, etc.). L'agroforesterie est un exemple mêlant les grandes cultures de céréales et les arbres, le principe d'agriculture syntropique en est un autre : des arbres de différentes tailles (souvent fruitiers) sont associés à des cultures de plantes annuelles (légumes par exemple).

La monoculture n'existe pas dans la nature : c'est une « invention » humaine.

### Diversité génétique

La diversité est aussi nécessaire au sein des animaux, comme elle l'est dans le monde végétal.

Tous les animaux, s'ils ne subissent pas de contraintes (liées à la diminution de leur espace vital par exemple), vont tendre à mélanger leurs gènes. Chez les humains (qui sont des animaux forts étranges), l'absence de diversité génétique donne des résultats peu engageants... Cela n'est peut-être pas pour rien que de nombreux dogmes religieux (et légaux ?) interdisent de se reproduire avec des personnes de sa famille. Au-delà de l'inconvenance morale, qui est liée à la culture, les résultats biologiques peuvent être assez décevants, voir non viables sur le long terme... la nature est bien faite !

### Diversité culinaire

Aujourd'hui, tout le monde apprécie de pouvoir déguster des plats issus des cultures d'autres continents. Cette diversité culinaire est un plaisir gustatif : personne n'apprécierait de

devoir « renoncer » aux possibles offerts par les cuisines asiatiques, scandinaves, américaines, etc.

Cette diversité dans les compositions des plats est assez étonnante lorsque l'on sait que par ailleurs, « il existe plus de 200 000 espèces sauvages de plantes supérieures à la surface de la Terre, or seulement une centaine d'espèces végétales cultivées assurent 90 % de l'approvisionnement alimentaire mondial en calories, protéines et graisses [...] »<sup>1</sup>. La diversité culinaire pourrait donc s'accroître si nous nous mettions à reconsidérer bon nombre de plantes sauvages comestibles...



Etale de légumes au Kérala, Inde, Février 2016 © Anaïs Jeunehomme

### Besoin de diversité

Pourquoi avons-nous besoin de diversité ?

Parce que la nature (dont nous ne devrions pas nous exclure, nous autres humains) fonctionne ainsi, depuis la nuit des temps. De nombreux principes naturels reposent sur la coopération et l'entraide.

Pourquoi la diversité nous serait-elle nécessaire pour nous entraider ?

Nous sommes capables de nous aider au sein d'une même espèce. Certes. Mais le faisons-nous ? Pratiquons-nous cette entraide -pourtant prônée par certaines religions- à tous ? Permettez-moi d'en douter. Nous entraignons les personnes de notre famille, ou de notre cercle amical, mais cela s'arrête bien souvent là. Et pourtant, dans les forêts, l'entraide est réelle. Et ce, même entre espèces différentes. Ce fameux « web » forestier est une connexion à haut débit établie grâce aux champignons : un arbre peine à faire de la photosynthèse ? Qu'à cela ne tienne, un autre, mieux placé que lui, par le biais des champignons mycorhiziens, lui fournira des sucres.

Quel est le rapport avec la diversité ?

Le dialogue fonctionne moins bien en monoculture. Je pense même que de la monoculture naît la concurrence, la fameuse « loi du plus fort ». Un boisement est diversifié s'il com-

prend toutes les strates de végétations, allant des champignons aux arbres. Ce réseau crée la diversité nécessaire à son bon fonctionnement et à sa résilience.



Diversité végétale de la strate herbacée, Vosges été 2016 © Anaïs Jeunehomme

### La diversité, pour le plaisir des yeux

La diversité ravit l'œil et le cœur.

Est-ce que l'âme jubile à la vue d'un boisement monospécifique de sapins de Douglas ? La mienne pas du tout. Mon moral est en berne : l'horizon est bouché, la lumière absente, l'ambiance est plombée.

Tandis que face à une forêt diversifiée de feuillus, ou mixte (feuillus et résineux) mon œil se réjouit, et mon cœur en fait autant.



Boisement de feuillus, Lot-et-Garonne, novembre 2016 © Anaïs Jeunehomme

Une angoisse me saisit à ces paysages mornes, uniformes et plats. Ce malaise perdure car il est l'illustration même de la bêtise humaine en termes d'agriculture. Décidément, l'illumination ne me viendra pas au milieu de la Beauce... Tandis qu'au milieu de paysages vallonnés, festonnés de haies et ponctués d'arbres, une félicité me gagne... La grâce n'est pas loin !

### Un monde de diversité ?

Le monde est diversité. La société l'est beaucoup moins à certains égards. Notre système scolaire et ses nombreuses réformes tendent à créer une monoculture de futurs adultes : dociles et corvéables. Il ne faut pas faire de vague, il faut rester dans le rang, ne pas (trop) sortir du lot.

La monoculture est aussi dans l'habillement. La mondialisation, du reste, aide aussi à ce mouvement : tout le monde, tout autour du globe doit être vêtu selon la (même) mode. Uniformiser. Uniforme. Pourtant, la diversité est ce qui fait la beauté de notre planète. La variété de ses paysages, de ses habitants et de ses cultures charme le cœur.

### La diversité c'est la sante !

Si notre tube digestif n'était peuplé que d'une seule espèce de microorganisme, notre digestion fonctionnerait bien moins bien, voire nous en mourrions. C'est bien la diversité et l'équilibre de cette faune et de cette flore qui nous permet d'être en bonne santé.

L'absence de diversité est aussi la porte ouverte à la dépression. Nous réjouissons-nous de voir, tous les jours, autour de nous, des clones d'une seule et même personne, avec une personnalité toujours identique ? La folie nous guetterait...

Plutôt vivre seule que mal accompagnée ! Et pensons aussi à la diversité musicale ou littéraire : elle participe de notre bien-être. Toutes ces observations m'amènent à m'interroger : pourquoi l'être humain « sapiens » passe-t-il une grande partie de son temps à combattre, harceler ou tuer la diversité ?

### Une peur de la diversité ?

Le pouvoir a peur de la diversité. La diversité c'est constater qu'il y a un autre que moi, et qu'il peut être différent de moi. La négation de la diversité conduit tout droit aux extrêmes, qu'ils soient raciaux, religieux ou politiques. Malheureusement, les scientifiques n'auront pas le temps de répertorier toute la diversité portée par notre planète : elle disparaît chaque jour, chaque seconde. La beauté qui fait ce monde se meurt, et avec elle c'est une part de nous qui dépasse.



---

L'AUTEUR

#### Anaïs Jeunehomme

**Anaïs Jeunehomme** est paysagiste. Elle a travaillé pendant plusieurs années au sein d'une agence parisienne regroupant architectes, ingénieurs, designers et urbanistes et est aujourd'hui indépendante avec l'Atelier l'Embellie: [www.atelier-lembellie.fr](http://www.atelier-lembellie.fr)

---

#### BIBLIOGRAPHIE

1. «Les jardiniers de la nature » de Serge Bahuchet, 2017, éditions Odile Jacob

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Anaïs Jeunehomme**, *Diversité*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/diversite/>

## Pour une forêt diversifiée

Il y a 400 millions d'années, la vie s'installe sur la croûte terrestre. D'abord les algues vertes, les premières à faire de la photosynthèse en aérobie, puis les mousses, les lichens, les végétaux. Tout ce petit monde continu le travail initié par les cyanobactéries dans l'océan. Ils transforment les gaz présents, en majorité le dioxyde de carbone, en oxygène afin de rendre la vie possible sur la planète bleue. Ce sont les premières usines de recyclage!

Des cousins de nos fougères, de nos prêles, de nos lycopodes prennent racine dans l'eau et colonisent les zones humides du globe. Plus tard, les végétaux se risquent sur les zones sèches et continuent le travail. Petit à petit, la vie se développe et ces plantes, en se décomposant, forment un substrat vivant et fertile qui remplace les sols désertiques. La croûte terrestre se pare d'une peau : le sol.

Par Eric Castex 17 DÉCEMBRE 2019

*Assis sur une charpentière de Châtaignier le dos appuyé contre le fût d'un chêne, je profite de cette éclaircie matinale et des rayons de soleil bienfaiteurs. Le charme des forêts diversifiées m'offre ce luxe ! Cette ambiance forestière invite mes pensées au vagabondage.*

Avant 1780, dans les Landes, la forêt et l'élevage constituent l'essentiel des activités de la population. Seuls sont cultivés et boisés les bords de ruisseau. La forêt représente environ 250 000 hectares. Le reste est composé d'immenses surfaces de landes humides.

Sous la menace permanente du sable puis de l'eau, Nicolas Brémontier, un ingénieur issu de l'école des ponts et chaussés, se lance dans une campagne de plantation dans les Landes. Il s'appuie sur les travaux des frères Desbiey et du Baron Charlevoix de Villiers pour mener à bien cette œuvre : fixer la dune et rendre cette région salubre et productrice afin de lui offrir un avenir. Une campagne de plantation d'oyat (*Ammophila arenaria*), une Poacée au système racinaire long et touffu va retenir le sable. Puis, on va semer des graines de fixateur d'azote comme l'ajonc d'Europe (*Ulex europaeus*), le genêt à balais (*Cytisus scoparius*) et des graines de Pin maritime (*Pinus pinaster*). Le tout recouvert de branchages.

Le grand chantier a commencé.

À l'aide d'une essence indigène, le Pin maritime, des centaines de milliers d'hectares vont être boisés. La récolte de la gemme (la résine du pin maritime) dont on extrait l'essence de térébenthine ainsi que la confection des poteaux de mine vont contribuer à rendre la région prospère. C'est l'âge d'or des Landes. La chimie et l'arrêt de l'exploitation minière vont stopper cet élan.



Ancienne lagune conservée dans un ensemble forestier diversifié, dans les Landes ©Eric Castex

*De l'eau sur mon visage ! Cette eau bienfaitrice que nous attendons depuis quelques mois arrive enfin. Les gouttes de pluie me sortent de mes pensées et me ramènent à la réalité.*

Dans les années 1970 apparaît l'euro-code (normes européennes de conception, de dimensionnement et de justification des structures de bâtiment et de génie civil). Rejetée pour la construction, la sylviculture du Pin maritime au sein du massif forestier landais va être destinée à la production de bois d'industrie.

Fini le beau parquet, le lambris aux couleurs d'acajou, la charpente traditionnelle. Place au caissage, à la palette et au bois de trituration (produit destiné à la papeterie).

Finis nos scieurs locaux qui répondaient au besoin de la population landaise. Se met alors en place un lobby qui va dicter la mise en production de peuplements forestiers dédiés à l'approvisionnement de ces sites industriels.

Fini le semis, la régénération naturelle de Pin maritime et les peuplements diversifiés. La monoculture du Pin maritime se met en place.



Pin maritime sauvegardé pour la forme exceptionnelle de son tronc, en bordure d'une exploitation sylvicole en monoculture ©Eric Castex

*Un bruit de tracteur au loin ! Je m'approche.  
Il se dirige vers une coupe rase et, à la vue de l'outil installé sur l'engin, j'en déduis qu'il va procéder au labour de la parcelle.*

### La sylviculture actuelle

Aujourd'hui la sylviculture « conventionnelle » répond à des opérations bien définies et très coûteuses : le peuplement forestier atteint son âge d'exploitabilité : entre 35 et 40 ans. Une coupe rase (ou coupe à blanc) est alors effectuée. Les souches et parfois tous les rémanents sont exportés. Ces deux actions successives vont être destructrices pour le sol (tassements, déstructuration). Une fois ces produits exportés, le labour et un épandage d'engrais sont effectués. Le passage profond de la charrue mélange tous les horizons. Les bactéries aérobies se retrouvent en anaérobiose et les bactéries anaérobies en aérobiose. Le peu d'humus disponible disparaît dans le sable. Que dire alors de toute la macrofaune et de toute la microfaune !

Le sol est nu et nous savons qu'un sol nu est un sol mort ! Le passage d'un outil appelé rouleau landais (cylindre armé de lames et tiré par un tracteur) est effectué pour achever la préparation du sol. Le sol nu est prêt à recevoir les jeunes plants. Issues de pépinières, ces derniers sont « chargés » en engrais et en néonicotinoïdes qui leur assurent une reprise « garantie » ! Tout au long de leur vie, ces arbres seront en concurrence.

Au bout de trois à cinq ans, les champignons et les végétaux spontanés se sont de nouveau installés dans les interlignes. Pour le plus grand bien des arbres. Ils vont enfin pouvoir entrer en connexion.

Alors le forestier sort son rouleau landais et déchiquette tout ce monde : les adventices gênent la production ! Notion de propre oblige.

Et cela pendant toute la durée de vie du peuplement. Aucun système racinaire, aucun système mycorhizien, aucun végétal ne pourra aider l'arbre à croître. Entre 35 et 40 ans, une coupe rase est effectuée et nous repartons pour un nouveau cycle.

La monoculture est destructrice du sol, de la biodiversité, et est une niche pour la prolifération de nouvelles pathologies.

*Tiens, une nouvelle éclaircie !!*

*Je me dirige vers une trouée ensoleillée dans laquelle j'identifie une vieille souche de Pin maritime. Je m'y assois, et savoure la chaleur distillée par ce rayon de soleil.*

Depuis la nuit des temps, la nature a su se développer et nous fournir de quoi vivre.

Les plantes nous nourrissent, nous soignent et nous renseignent sur l'état du sol.

L'Arbre. Nous le côtoyons au quotidien. Il fait partie de notre univers. Nous avons besoin de sa présence et de ses ressources.

### De l'agroécologie en forêt

La sylviculture que je pratique s'appuie sur ce constat.

C'est une sylviculture d'arbres que je mets en place (dans un groupe de tiges chacune à son rôle) en opposition à la sylviculture de masse prônée par les défenseurs de la monoculture. Mon objectif est de produire du gros bois d'œuvre de haute qualité, en limitant les opérations forestières. Pour cela je m'appuie sur ce que fait la nature depuis la création : la régénération naturelle.

De vieux arbres (les semenciers) d'essences différentes dispersent leurs graines tous les ans. Les graines lèvent leur dormance dans le sol qui leur correspond et au moment qu'elles choisissent. Il s'installe alors sur ces parcelles, une forêt mélangée.

Elle est bénéfique pour le sol, les écosystèmes et la biodiversité.

Ce que l'on nomme le « wood wide web » ou encore « l'internet végétal » prend son sens dans ce type de forêt. Les connexions des arbres entre eux par les systèmes racinaires et mycorhiziens favorisent l'entraide, les échanges minéraux, la communication. Les feuillus en mélange avec les conifères donnent à la forêt une vigueur inattendue. Les mesures dendrométriques le démontrent.

De plus la résilience et la stabilité du peuplement face aux catastrophes naturelles (ouragan, forte pluie, canicule) sont bien plus importantes dans ces forêts diversifiées. Alors c'est une sylviculture fine qui est menée.

Elle est composée d'inventaires floristiques et arbustifs, de constat sur la vitalité des peuplements d'arbres, sur la santé du sol, de mesures dendrométriques.

J'ai banni de ma sylviculture les coupes rases et je pratique une forme de futaie jardinée. La présence d'arbre sénescents, le sol vivant, le mélange d'essence permettent aux oiseaux, aux chauves-souris de trouver abri. Ce sont deux alliés. Les

mésanges par exemple se délectent des chenilles processionnaires du Pin. On ne trouve donc pas ce parasite dans ce type de peuplement.

Le bois au sol et les souches stockent de l'eau et des minéraux et les rendent disponibles aux sujets qui en ont besoin lors de périodes difficiles. Ils nourrissent les champignons, la micro faune et la macro faune, les bactéries et ils forment l'humus.

Les souches mettent des années à se déliter et continuent d'aider leurs voisins pendant leur période de dégradation. Sur nos sols (des podzols ou podzolsols) elles sont notre seule ressource en matières organiques et minérales.

Dans ces forêts, il n'y a jamais de rupture brutale ; le peuplement est installé pour une durée non définie. Des prélèvements sont effectués mais toujours lorsque de nouveaux sujets sont déjà en place. La multifonctionnalité de la forêt prend ici tout son sens.

Ce type de forêt stocke du carbone, le transforme en oxygène, fabrique de l'eau, sert d'abris pour les oiseaux, les animaux, accueille des ruchers, invite à la balade et produit des arbres de haute qualité !



Faîne de hêtre, sujet issu d'une population relictuelle de la vallée du Ciron. ©Eric Castex

### Un nouveau produit issu du bois

Nos énergies fossiles disparaissent. C'est la dégradation des végétaux qui a généré le pétrole et le charbon. Nous avons épuisé l'héritage des premiers colonisateurs de la planète.

Pour pallier ce manque, les industriels ont misé sur les énergies renouvelables...

L'arbre en fait partie. Il est transformé en bois énergie ! Aujourd'hui, face à la demande croissante de ce nouveau produit pour le chauffage, une déforestation de masse a lieu sur notre territoire. Nous assistons à d'innombrables coupes rasées qui détruisent notre environnement, notamment sur les peuplements de feuillus et cela indifféremment de leur âge, de leur taille, de leur qualité. Des arbres centenaires sont déchiquetés pour répondre au besoin du marché, les souches et les rémanents servent à alimenter les chaudières de cogénération (fabrication d'électricité et chaufferie).

Le bilan carbone de toutes les opérations nécessaires à la confection de cette « énergie renouvelable » pose question... Les promoteurs de ce lobby garantissent une gestion durable de nos forêts ! Ils ont créé des labels pour se donner bonne

conscience et nous la transmettre, PEFC, FSC... En fait, elle n'a rien de durable cette gestion ! Couper un arbre de 100 ans et le remplacer par un plant de 2 ans serait de la gestion durable ? Nous en sommes en droit de nous interroger... Ces forêts sont ensuite remplacées par des peuplements monospécifiques de conifères à grand renfort de machinisme et d'intrants.

À l'instar de l'agriculture, la sylviculture actuelle fabrique des déserts, avec les mêmes travers : épandage de dés herbant, destruction des sols, installation de monoculture. La vie disparaît... Le désert avance...



Coupe à blanc d'une parcelle sur laquelle on a retiré les souches pour alimenter la filière du bois énergie ©Eric Castex

### Perspectives

Le réchauffement climatique ouvre de nouvelles zones dans lesquelles le carbone était stocké (le pergélisol en Russie, dernièrement). Cette nouvelle libération de CO<sub>2</sub> inquiète les spécialistes du climat.

Nous avons pourtant deux alliés dans cette lutte contre ces changements globaux. En transformant le dioxyde de carbone en oxygène, les arbres et les océans rendent notre planète habitable.

Ils sont nos premières usines de recyclage ! Pourtant, les océans sont devenus des déchetteries internationales et la forêt, même la moins accessible, est rasée pour contenter une frange de la population mondiale. La vie sur terre a besoin de puits de carbone. Nous savons les identifier, les protéger, les créer.

Des études récentes démontrent une intelligence de l'arbre. Impensable il y a quelques années : l'arbre respire, absorbe et rejette de l'eau, partage des informations, entretien des connexions (grâce au système racinaire et mycorhizien) avec ses congénères. Il réagit au rythme des marées.

Il est en phase avec les cycles lunaires... Il nous surplombe. En Californie, un Séquoia à feuilles d'if (*Sequoia sempervirens*), mesure plus de 115 m. Il est intemporel.

Au Nevada, un Pin de Bristlecone (*Pinus longaeva*) est âgé de plus de 5000 ans.

Au Japon, une étude a montré, en plaçant des électrodes sur des arbres, qu'ils étaient capables de détecter les secousses sismiques avant les sismographes !

L'arbre est un être vivant aux multiples facettes. L'homme a toujours côtoyé les arbres. Qui dans sa journée ne va pas

croiser, toucher, sentir ce végétal ? Nous sommes devenus des consommateurs effrénés. Le capital de la planète bleue est bien entamé.

La population urbaine souffre d'un syndrome de « manque de nature ». L'arbre nous soigne.

La forêt diversifiée éveille nos sens, et nous invite à nous connecter avec le vivant.

Trouver le juste milieu entre la forêt de production, la forêt de protection et la forêt salvatrice est l'enjeu majeur de ces prochaines décennies. La déforestation mondiale ne répond qu'à un seul besoin : le nôtre !

Revenons à des pratiques respectueuses du monde du vivant. C'est pour nous qu'il travaille.

Refuser les énergies de transition, refuser les agrocarburants.

Se poser des questions sur notre frénésie consummatrice, remettre en question la notion de « gestion durable », redéfinir nos priorités sont des pistes pour nous aider à lutter contre ce phénomène de pillage et de destruction du monde du vivant.



---

L'AUTEUR

### **Eric Castex**

Eric Castex est sylviculteur et gestionnaire de forêt privée depuis vingt ans au cœur du massif forestier landais. Formé par Prosilva France à la Sylviculture Irrégulière, Continue et Proche de la Nature il y a plus de dix ans, il est un des référents de l'association en Aquitaine. Depuis 2008, il s'intéresse aux plantes bio-indicatrices et suit les formations de Gérard Ducerf et de l'Ecole Lyonnaise des Plantes Médicinales.

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Eric Castex**, *Pour une forêt diversifiée*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/pour-une-foret-diversifiee/>

## Berlin, le Mur, 30 ans après.

1989. 2019. 30 ans que le Mur est tombé. Paysagiste diplômée de l'école de Blois, j'ai réalisé mon travail de fin d'études en 2012 sur un segment de l'ancien mur de Berlin, 8 kilomètres reliant le fameux Mauerpark dans le quartier de Prenzlauerberg et les paysages agricoles à la frontière nord de la ville. C'était il y a sept ans.

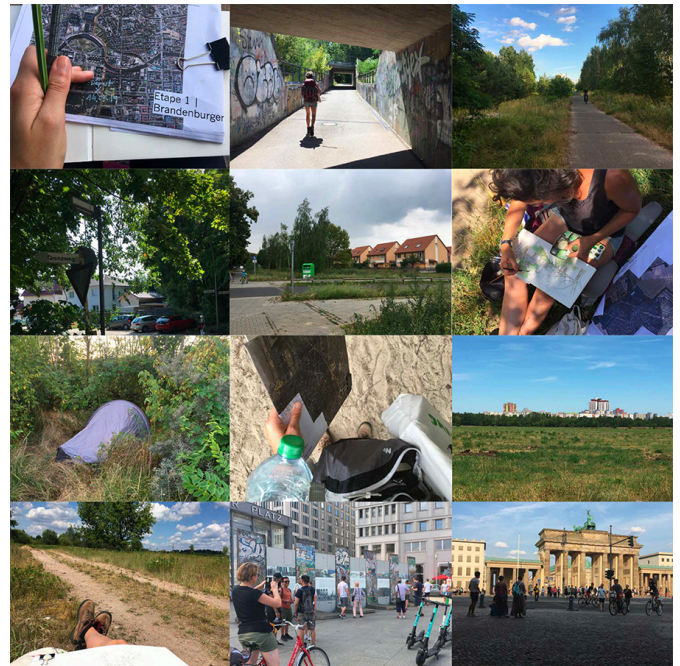
Par Marion Guichard 17 DÉCEMBRE 2019

Je me suis, depuis, installée à Berlin et mon intérêt pour cet espace, pour l'espace anciennement occupé par le Mur, n'a pas faibli. Il m'est resté dans un coin de la tête, m'a suivi toutes ces années, comme une sorte de compagnon. Le temps passant a permis de définir les contours du projet servant de point de départ à cet article : parcourir à pied les 160 kilomètres de l'ancienne frontière au cours d'une grande randonnée, pour aller voir comment cet espace a évolué et en réaliser un état des lieux à l'approche de la date anniversaire des 30 ans de la chute du Mur.



Cette randonnée s'est déroulée sur deux semaines, du 1er au 15 juillet dernier.

Un lent voyage, entre Berlin et Berlin, entre Berlin et le Brandebourg, dans l'épaisseur de l'ancien No Man's Land, au cours duquel j'ai récolté et produit un matériel diversifié sur ses paysages (liste d'essences, enregistrements sonores, croquis, photos, interviews...).

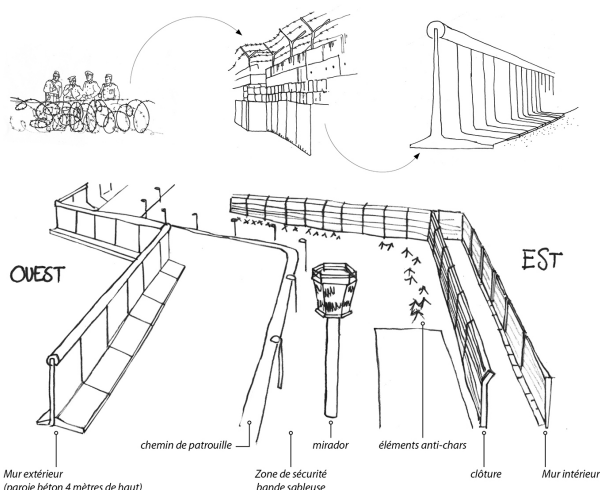


D'abord un petit rappel historique...

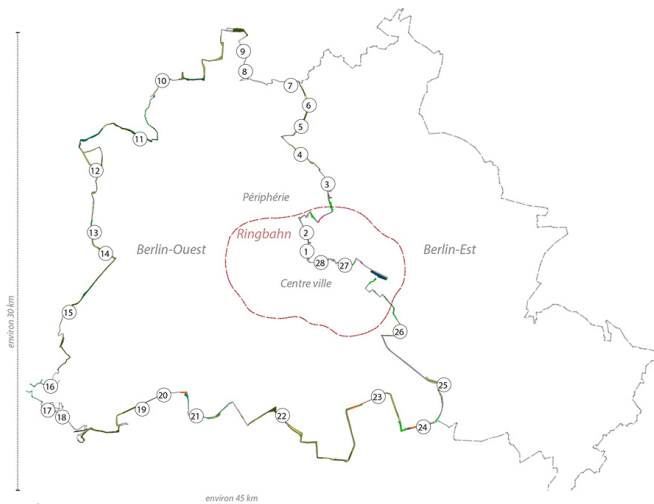
Bien que cela puisse paraître étrange à certains, le Mur est un paysage. Pas juste un simple mur, mais une épaisseur, une bande de terre, comprise entre deux murs et tenue sous haute surveillance. De la fermeture de la frontière, le 13 août 1961, à la chute du Mur le 9 novembre 1989 l'aspect de la frontière n'a cessé de se modifier. Constituée au début d'un simple fil barbelé, elle a été perfectionnée et renforcée au fil du temps. De largeur très variable en fonction du contexte dans lequel elle s'inscrivait (de quelques mètres dans les quartiers densément construits du centre de la ville à plusieurs centaines de mètres en périphérie), la frontière était composée d'un mur intérieur (côté est) et d'un mur extérieur (côté ouest) de 4 mètres de haut surmonté d'un élément cylindrique en béton. C'est ce mur extérieur qui fut le plus souvent représenté et dont chacun conserve l'image en tête. Entre ces deux murs était contenu le « No Man's Land ». C'est particulièrement lui qui évolua durant les 28 années que dura la séparation. Sans cesse « perfectionné » et équipé de nouveaux dispositifs visant à rendre l'évasion toujours plus difficile. Au milieu des années 1980 il se composait, directement après le mur intérieur, d'une clôture



sensible, de 2 à 3 mètres de haut, émettant un signal sonore quand on la touchait, de matelas cloutés et éléments anti-chars suivis d'une bande de sable, destinée à bien repérer les empreintes des fuyards. Au milieu de cette bande de sable se trouvait le chemin de ronde sur lequel patrouillaient les gardes-frontières de la RDA. Ce dernier était équipé d'un éclairage nocturne et ponctué de miradors. Aux points les plus sensibles étaient attachés des chiens de garde. Le No Man's Land autour de Berlin Ouest n'a cependant pas été miné ou équipé de dispositifs de tir automatique comme cela a pu être le cas du No Man's Land entre les deux Alle-magnes.



À l'ouverture de la frontière, le 9 novembre 1989, succéda une destruction rapide et presque totale des panneaux de béton qui constituaient le mur physique. Parfois réutilisés ou revendus pour tenter (en vain) de couvrir les coûts du démontage, la plupart des éléments en béton seront réduits en gravats. Du Mur ne resta donc visible dans Berlin que le No Man's Land, une empreinte, une sorte de cicatrice, qui par son vide continua de maintenir les deux moitiés de la ville à distance. Symbole de mort, espace de la honte, le No man's land tomba après 1989 et pour de nombreuses années dans un oubli volontaire. Trente ans plus tard, il est devenu méconnaissable.



Aperçu du voyage

Au cours du voyage j'ai donc catégorisé et cartographié les différents paysages rencontrés au sein de l'empreinte. Ce que l'on trouve de part et d'autre de l'ancienne frontière a bien sûr une forte influence sur l'espace de l'ancienne frontière lui-même, sur l'aspect de ses paysages, mais aussi sur ses dynamiques, et doit être pris en compte dans l'analyse paysagère. J'ai cependant décidé pour cette étude de me concentrer sur les paysages de l'ancien No Man's Land au sens strict ; ceci peut-être comme première étape à un travail de plus grande envergure. Les 22 catégories paysagères ont été définies par mes soins et sont probablement discutables. À la fois paysagères, botaniques et sensibles, elles sont le fruit de mon analyse, de mon interprétation, subjective et demandent à être prises comme telles.

La carte des paysages confirme les impressions sur le terrain et montre d'abord une grande diversité paysagère. Bien sûr les 22 types se répètent au fil des 160 kilomètres, mais il s'opère une variation paysagère suffisamment régulière qui renforce cette impression de diversité et parvient à tenir en haleine le promeneur curieux.

Bien que Berlin, à l'inverse de Paris, soit une ville décentralisée, la carte des paysages montre aussi un fort contraste entre la partie de l'empreinte située dans le centre de la ville et celle située plus en périphérie. Par « centre », j'entends ici son centre géographique. C'est la partie la plus attractive et aussi la plus densément construite de la ville. Elle a un caractère plus urbain que certains quartiers de la périphérie affichant parfois des allures de petites villes de province ou même de village. Pour plus de facilité, on définira ici le centre-ville comme la partie de Berlin comprise à l'intérieur du cercle formé par le Ringbahn (ligne numéro 41 et 42 des transports publics berlinois) et symbolisé par la ligne rouge en pointillé sur les cartes ci-dessous.

Dans le centre de la ville, plus de 30 % de l'ancien No Man's Land a été reconstruit, tandis que près de 20 % sont redevenus espaces publics, rues, places ou parcs. Le tracé du Mur, lorsqu'il coupait une rue, est symbolisé par une double ligne de pavés qui se retrouve partout dans la ville. Son em-

preinte, dans le centre-ville, a quasiment disparu et ne se devine encore, pour qui veut vraiment la voir, qu'au travers de la présence de chantier en cours ou fraîchement terminés et aux façades rutilantes des immeubles neufs et souvent de haut-standing.

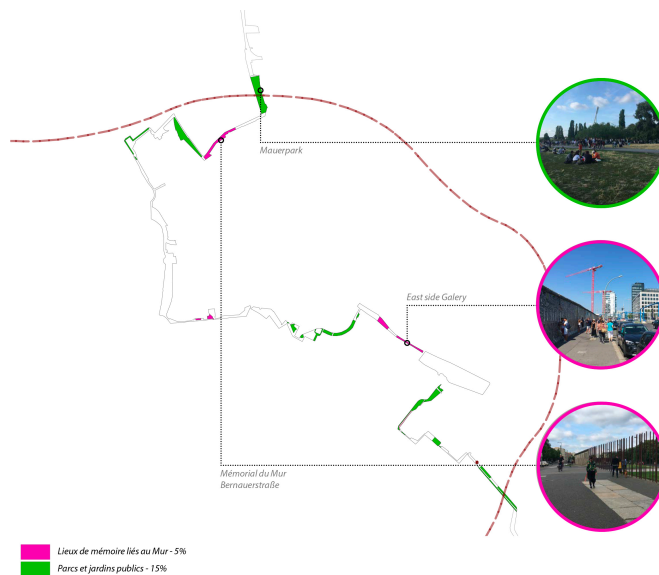


Les seuls fragments de l'empreinte dont l'épaisseur demeure encore intacte dans le centre de Berlin sont ceux qui ont été transformés en parcs ou lieux de mémoire. Ils représentent tout de même 20 % du territoire autrefois occupé par le Mur.

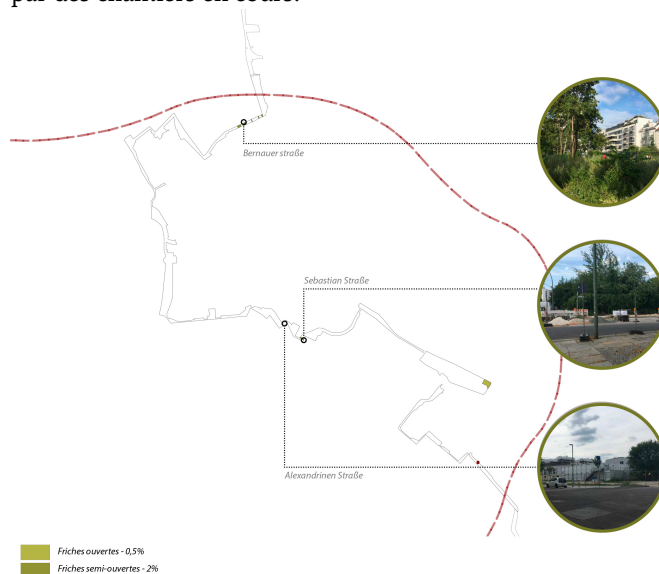
Le plus célèbre des parcs aménagés dans l'empreinte est le Mauerpark, situé au nord de Berlin, entre les quartiers de Prenzlauerberg et Wedding. Ce tronçon du No Man's Land a été, dès la chute du Mur, utilisé par les habitants des alentours comme parc de proximité. Acquis par la ville de Berlin grâce aux fonds de la « Allianz Umweltstiftung », le Mauerpark fut dessiné par le paysagiste hambourgeois Gustav Lange et inauguré en 1994. Il est depuis devenu l'un des parcs les plus appréciés et fréquentés de la ville.

Parmi les lieux de mémoires dédiés au Mur on compte entre autres la East Side Galerie. Avec ses 1,3 km, c'est le plus long segment du Mur encore debout. Ayant servi de support à la réalisation de nombreux tableaux après la chute du Mur, c'est aujourd'hui l'une des plus grandes « galeries de peinture » en plein air. Dégradés par l'érosion et le vandalisme, les tableaux de la East Side Galerie ont été restaurés en 2009 à l'occasion du 20e anniversaire de la chute du Mur.

Dans la Bernauerstraße, au mémorial du Mur, on peut observer la dernière partie du Mur conservée intacte dans son épaisseur (mur extérieur, No Man's Land et mur intérieur). L'ensemble du mémorial s'étend sur une longueur de 1,4 km. Les segments manquants du Mur y sont symbolisés par des éléments verticaux en métal rappelant les fers à béton rendus visibles par l'érosion sur les panneaux originaux. Leur écartement savamment calculé permet à la fois de conserver l'impression de frontière, tout en la rendant en tous points franchissable. Conçu comme un site archéologique cet aménagement fait preuve d'une grande élégance, apportée notamment par le caractère épuré de ses lignes et un usage subtil des matériaux.



La tendance générale à la disparition des friches dans le centre de Berlin s'observe et se confirme également au sein du territoire de l'empreinte. Elles n'y représentent plus qu'à peine 2,5 %, sous forme de résidus isolés et souvent encerclés par des chantiers en cours.



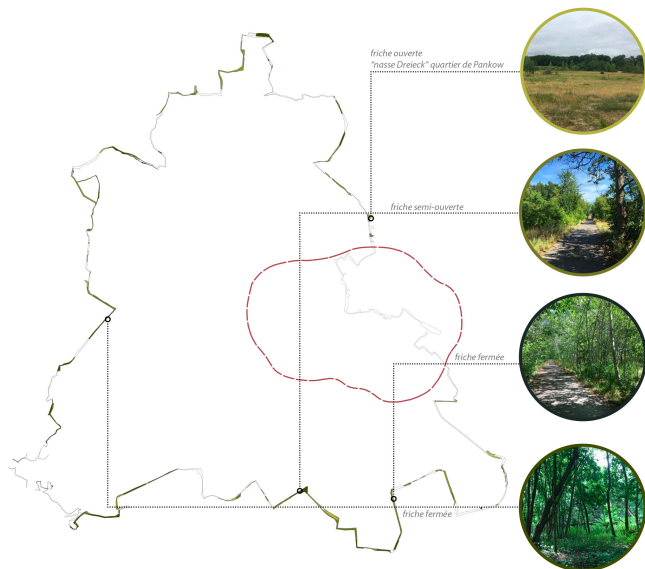
En revanche, en s'éloignant du centre ville et à mesure que diminue la pression foncière, une grande partie de l'empreinte du Mur demeure encore bien lisible.

Laissée à l'abandon depuis trente ans, elle a été colonisée par la végétation spontanée. De la lande herbeuse à la forêt la plus dense, c'est toute la diversité du cortège végétal des paysages berlinois qui s'exprime au sein du territoire de l'ancienne frontière.

Même si les tronçons situés au sein ou à proximité de quartiers résidentiels commencent à être un peu grignotés par l'habitat individuel (5 % de la surface), c'est désormais ce paysage de « friche », à différents stades de développement qui, en occupant près de 40 % de sa surface, caractérise à mon sens véritablement l'empreinte en périphérie de Berlin.

J'en distingue ici trois grands stades de développement : ou-

vert, semi-ouvert et fermé.



Par friches ouvertes, j'entends les espaces où dominent les espèces herbacées, landes ou prairies, où la végétation rase laisse une large place au ciel. Elles n'occupent aujourd'hui plus que 5 % de la surface de l'empreinte. Les friches semi-ouvertes quant à elles, occupent environ 15 % de l'empreinte. Dominées par des essences arbustives, elles présentent un paysage plus ou moins fermé en fonction du stade de développement et de la hauteur de la végétation. C'est dans ces fourrés, protégés des regards par la base fournie et touffue des arbustes, qu'il est le plus agréable de planter la tente. Les friches fermées pour finir, à dominante arborée, occupent près de 20 % de la surface. On trouve au sein de l'empreinte différents stades de développement de la friche arborée – du taillis dense à la véritable futaie.

Le stade de développement de la végétation, laissée libre depuis la chute du Mur, semble être le produit combiné de l'influence des paysages alentour et de la nature du sol. Plus ou moins fertile ou compact, le sol est plus ou moins rapide à coloniser. Le « nasse Dreieck » (reste du No Man's Land, vaste friche triangulaire au nord du Mauerpark), par exemple, fut utilisé comme espace de stockage et de concassage des panneaux de béton après la chute du Mur. Son sol, en grande partie composé de gravats issus du mur lui-même est pauvre et compact et explique pourquoi, malgré l'absence d'entretien, la végétation arbustive tarde à se développer. Tandis que pour les tronçons situés au milieu de forêts installées on constate généralement un développement plus avancé de la végétation, issue en grande partie de graines semées naturellement par les arbres alentours, immédiatement après la chute du Mur.

La végétation, 30 ans plus tard et au même titre que n'importe quel monument, vient nous raconter l'histoire. Doucement, à l'oreille de celui qui veut bien l'entendre, au travers de ce cordon vert et de son épaisseur entourant encore Berlin Ouest.

Elle a lentement transformé les paysages désolés du No Man's Land. Et même si cet espace reste encore chargé d'his-

toire et symbole de l'un des grands conflits de la fin du 20<sup>e</sup> siècle, c'est particulièrement la beauté modeste de ces paysages qui m'a le plus séduite et touchée. Surprise également de constater qu'en 30 ans d'abandon ces paysages soient désormais la plupart du temps complètement dénués de cette « grande histoire » si lourde et de ce fait finalement disponibles à l'écriture de nouvelles histoires.

Le territoire de l'empreinte accueille tous ensemble les promeneurs des environs comme ceux venus de plus loin, les jeux des enfants, les sportifs du dimanche, mais aussi nombre d'animaux domestiques ou sauvages ainsi qu'une grande variété de plantes et d'insectes. Cet espace qui autrefois séparait aujourd'hui rassemble. L'empreinte du Mur en périphérie de Berlin est aussi un formidable atout écologique pour la ville. De plus, ces friches n'ayant pour la plupart pas encore réintégré le circuit des espaces publics établis ne sont que très peu entretenues et règlementées. Accessibles et ouvertes à tous elles sont des lieux de liberté et d'expression de la diversité.

Bien consciente de son potentiel, la ville de Berlin s'emploie depuis de nombreuses années à protéger ce qu'il reste de l'ancien territoire du Mur. Le projet du Mauerpark, chemin de randonnée permettant de faire le tour de Berlin Ouest en suivant l'ancien chemin de patrouille des gardes-frontière de la RDA, a été réalisé entre 2002 et 2006. Il continue depuis à être amélioré, tronçon après tronçon. C'est un projet d'envergure et il demande du temps. Espérons que la ville de Berlin réussira malgré le caractère souvent brutal et normalisateur des politiques d'aménagement, à en préserver la poésie et la diversité.



L'AUTEUR

**Marion Guichard**

Paysagiste diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage de Blois, Marion Guichard habite à Berlin depuis sa sortie de l'école en 2012. Elle travaille à temps partiel pour le bureau d'étude berlinois Planorama et développe en parallèle différents projets personnels, s'intéressant au territoire et à sa découverte au travers principalement de la promenade et du dessin.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Marion Guichard**, *Berlin, le Mur, 30 ans après.*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/berlin-le-mur-30-ans-apres/>





## Parole unique & paroles d'habitants

Le paysagiste ferait-il partie de cette famille, experts de leurs domaines, dont la parole serait nécessairement supérieure à celle du profane qui n'est-pas-du-métier ? Les documents d'étude et de gestion des paysages deviennent-ils les supports d'une parole unique, dissimulée derrière un charabia technique commun et partagé par cette famille ? Car dans cette perspective, il n'y a pas la place pour les paroles différentes, celles qui se contredisent, celles qui se trompent ou celles qui inventent des mythes et des légendes. En clair, il n'y a pas la place pour la diversité des paroles, pour des réalités divergentes et pour partager les paysages.

Par Vincent Guérard 17 DÉCEMBRE 2019

Cet article s'appuie sur mon expérience au cours du séminaire de recherche « Processus coopératifs et participation des populations au projet de paysage » auquel j'ai participé en tant qu'étudiant de l'École Nationale Supérieure d'Architecture et du Paysage de Bordeaux en novembre 2017. J'ai eu l'occasion de renouveler cette expérience, sur l'invitation de Cyrille Marlin en février 2019, pour participer à l'encadrement pédagogique. Ces deux expériences ont été différentes par ma position vis-à-vis des habitants. C'est pourquoi j'ai choisi de traiter dans ce texte uniquement cette première situation de 2017, où je suis allé à la rencontre des interlocuteurs<sup>1</sup>.

Le séminaire est un enseignement de la dernière année du Diplôme d'État de Paysagiste. Il s'agit pour les étudiants d'expérimenter un premier contact avec le travail de recherche en prenant part à son élaboration auprès des enseignants chercheurs. Le séminaire auquel j'ai participé consiste à expérimenter une étude des paysages agricoles du Pays basque par le prisme des pratiques ordinaires et de la méthode des atlas des paysages. Au cours de l'année 2017, l'exercice avait pour objectif de formaliser une méthode de rencontre et de discussion avec la population agricole et d'expérimenter la recherche scientifique par la méthode inductive. Dans les faits, cette méthode permet de travailler sans tenter de démonter une leçon théorique initiale. Elle nécessite donc d'adapter la trajectoire de recherche au fil de sa construction sur le terrain. Ceci permettant d'éviter que nos entretiens soit des recherches d'informations présumées auprès des interlocuteurs.

Nous<sup>3</sup> avons rencontré une multitude d'interlocuteurs : agriculteurs, paysans, élus, retraités, techniciens, etc. Tous, ayant au quotidien, les pieds sur le terrain entre Hasparren, St-Palais et Orègue. Nous avons discuté avec eux autour d'un café, d'une brebis ou d'un tracteur. Nous avons échangé à propos des petites histoires du quotidien, celles qui rythment leur vie : à la ferme, aux champs, jusqu'aux estives ; à la maison, en famille ou sur le marché du village. En s'accumu-

lant, ces récits sont devenus des sources de connaissance pour comprendre et partager les détails des paysages agricoles alentour. Nous avons fait le pari de réunir bout à bout cette diversité d'histoire pour tisser une constellation des pratiques qui construisent et alimentent les perceptions paysagères.

### Récolter les histoires d'habitants

Les rencontres ne sont pas planifiées. Nous sommes arrivés sur la ferme en nous présentant et en expliquant notre volonté de discuter si le temps le permet. Les sujets de discussion se construisent au fur et à mesure et se précisent lorsque nous apprenons de nouvelles choses. Les questions ne sont pas dirigées et l'échange s'adapte à chaque situation : le lieu de rencontre à l'extérieur, immobile ou en nous promenant sur l'exploitation, dans un bâtiment agricole ou au chaud dans une cuisine ; l'heure de la rencontre qui conditionne la disponibilité et l'activité dans laquelle l'interlocuteur est engagé ; la présence d'autres personnes aux alentours comme les voisins ou des membres de la famille que l'on croise quelques instants. Souvent les discussions s'étendent pendant plusieurs heures, sans que nous voyions le temps passé. Dans ces cas-là, ce ne sont que les heures de repas ou le déclin du soleil qui mettent fin à notre échange. C'est lorsque la rencontre se termine que nous cherchons à obtenir le nom d'un prochain interlocuteur potentiel. Ce peut être un ami, un voisin, un parent, qui pourra prolonger notre discussion et nous apprendre de nouvelles histoires. Nous réalisons ainsi un réseau en « saut de puce » où chacun connaît quelqu'un d'autre. Mais si d'un bout à l'autre de la toile que nous tissons, les individus peuvent ne s'être jamais rencontrés, il est tout de même possible qu'ils partagent des expériences ordinaires similaires.

Certaines expériences sont similaires, mais elles ne sont pas pour autant perçues et appréhendées de la même manière

par les habitants. Pour exemple, un objet de discussion comme « la clôture et la haie » est partagé par un grand nombre d'éleveurs, mais tous ont des pratiques très différentes liées à cet objet : l'arrachage des ronces, le développement d'arbustes, les traitements chimiques, l'utilisation pour les animaux, etc. C'est l'habitant qui parle de ses paysages et de ses interactions avec ceux-ci et non plus la parole, le langage et le vocabulaire d'un « expert » qui caractérise unanimement les paysages. Lorsque la parole de l'habitant se superpose à celle de ses voisins, les paysages vibrent par les mots. Entre voisins, il y a des pratiques semblables et d'autres qui s'opposent. Ce sont des solidarités et des tensions dans les paroles et les pratiques qui révèlent la vitalité des paysages. Quand la parole devient pluriel, le paysage n'est plus un objet immuable, il se transforme, il se modifie, il change et il vit.

La méthode de travail permet de dresser un portrait de ces paysages ordinaires et la diversité des éléments récoltés permet de saisir et de comprendre leur fonctionnement. Mais si certains propos se complètent, d'autres peuvent se confronter. Sans jamais avoir recours à un jugement de valeur de notre part dans la restitution, nous souhaitons transmettre cette vibrante vitalité et cette diversité des paroles au sein des paysages.

### Retranscrire la diversité des paroles

C'est avec nos notes copiées sur des carnets et nos souvenirs que nous avons retranscrit les entretiens menés. L'exercice est collectif, toute l'équipe se réunit pour échanger des mots, des phrases et proposer « une petite histoire » importante à extraire du flot d'informations. Chacun restitue les informations à l'oral et débute une dictée pour le scribe désigné. Une phrase est d'abord prononcée par quelqu'un, écoutée de tous, écrite, puis lue, modifiée, relue, etc. Les propos doivent être objectifs dans la transcription et nous ne devons pas ajouter notre point de vue personnel ou notre jugement de valeur. Quant aux sujets, ils doivent être détaillés : un lieu précis, une plante précise, un outil précis, etc. Parfois ce travail de précision a nécessité quelques recherches supplémentaires pour nommer scientifiquement une bactérie ou simplement orthographier correctement un mot basque.

Au terme de ce travail, nous sommes parvenus à réunir une centaine d'histoires sur les pratiques ordinaires des agriculteurs et paysans du Pays basque. La plupart des textes sont liés à des photographies, dont les images s'associent à l'explication des propos. Après cette récolte et cette écriture s'ensuit un travail de mise en page pour élaborer un document des connaissances partageables. Dans cette diversité des paroles et des expériences que relate le document, chacun doit pouvoir s'enrichir des pratiques des autres et découvrir des solutions à des problèmes communs. Ce document ainsi produit est devenu un « guide-enquête » dont la vocation est d'accompagner les discussions entre agriculteurs, paysans, élus, techniciens, ouvriers, etc. Dans ce document, nous abordons des sujets par la diversité des histoires ordinaires et des pratiques associées. Un objet d'étude comme la *touya* est un bon exemple de ce que la diversité des paroles

apporte à la compréhension d'un sujet.

Derrière le terme de *touya*, il y a d'abord dans les paroles, une identification géographique, qui caractérise les landes des hauts de montagne. Cet espace est souvent associé à des chemins de randonnée ou des espaces de pâturage pour les brebis. Pour d'autres, le même mot de *touya* va désigner la combinaison botanique de la fougère et l'ajonc que l'on trouve en majorité sur ces landes. Pour certains éleveurs, la *touya* va aussi désigner le fourrage et la litière des bêtes qui sont disposés dans la bergerie, puisque cette fougère et cet ajonc sont fauchés quand l'accès pour les machines est possible. Pour terminer, la *touya* devient le support d'anciennes pratiques de feu pastoral, moments pendant lesquels les anciens transmettent un savoir-faire sur la maîtrise et la gestion de ces feux aux nouvelles générations. Il est peu probable d'appréhender l'ensemble de la diversité paysagère qui se dissimule derrière ce seul terme, sans avoir pu réunir une multitude de paroles. En ayant conscience des différentes utilisations et compréhensions d'un seul terme, c'est l'ensemble des paysages auquel il participe qui s'enrichissent de cette diversité. Les landes de montagnes deviennent tantôt des moments de solidarité entre générations, des espaces liés au cycle de l'animal, une caractéristique visuelle et touristique du piémont basque, etc. Finalement, la *touya* a été un sujet pour partager des connaissances pendant nos discussions. Les guides-enquêtes associés ont donc pour vocation de prolonger ce partage pour d'autres interlocuteurs.

Notre intervention sur ce territoire a abouti à la réalisation d'un livret, qui regroupe les histoires récoltées. Il n'y a pas eu d'esquisse d'aménagement, de plans ou de cahier des charges élaborés. Nous participons à la transformation de ces paysages en offrant à tous un premier panorama de la diversité qui fabrique et invente ces paysages. Notre espoir dans ce document réside dans les échanges et les discussions qu'il peut engendrer. Les histoires récoltées et échangées permettent d'agir de manière ordinaire, d'engager des nouvelles dynamiques, des regards nouveaux et diversifiés sur ce qui nous entoure.

### Contre la monoculture du discours

Le risque du discours d'expert à propos du paysage, c'est que celui-ci devienne le discours unique, consensuel et lissé de tout un tas de sujets et de problématiques. Lorsque les discours d'habitants sont effacés, alors qu'ils témoignent de la diversité des paroles et des actes ; on efface par la même occasion ce qui fait la spécificité et le vernaculaire de la vie en ces lieux. Le discours qui résulte de cette méthodologie d'expert est pauvre et nous conduit inéluctablement vers une monoculture du paysage. J'aimerais avancer l'idée, au-delà de cette expérience au Pays basque, que c'est dans la diversité et la singularité des « choses » de notre environnement que nous pouvons engager les transformations et les transitions nécessaires pour maintenir et améliorer notre habitat qu'est la terre. Mais pour percevoir et comprendre cette diversité des choses, il faut bien commencer quelque

part. L'ordinaire, ce qui est sous nos yeux, me semble être un bon point de départ pour assembler les éléments d'une plus grande constellation.



---

L'AUTEUR

### Vincent Guérard

Vincent Guérard est designer et paysagiste. Il s'intéresse à ce que peuvent être les pratiques ordinaires et leurs répercussions sur les paysages.

Site internet : <https://faitesunsigne.wordpress.com>

Contact : [guerard.vinc@gmail.com](mailto:guerard.vinc@gmail.com)

---

### BIBLIOGRAPHIE

1.Ce travail a été réalisé sous la direction des enseignants chercheurs de l'ENSAP Bordeaux Cyrille Marlin et Remi Bercovitz, avec la participation des élèves de Master 2 Aurélie Vasseur, Claire Joselin, Maëlys Damigon, Laurent Dubos et moi-même. Nous avons séjourné au gîte de la ferme Agerria à Saint-Martin d'Arberoue sur les périodes du 11 au 25 novembre 2017 et du 4 au 6 décembre 2017.

2.L'utilisation du pronom « nous » renvoie ici au groupe d'étudiants participants. Il s'agit néanmoins de ma parole qui retrace les événements. Ce « nous » désigne donc le groupe, mais sans s'approprier leur parole.

[Retrouver l'intégralité du livret](#)

Eric CHAUVIER, 2017, **Anthropologie de l'ordinaire, une conversion du regard**, Anacharsis

Aurélie VASSEUR, Claire JOSELIN, Maëlys DAMIGON, Laurent DUBOS, Vincent GUERARD, sous la dir. de Cyrille MARLIN, Remi BERCOVITZ, **Rencontre avec le Pays basque, expériences de guides-enquêtes par les regards et les pratiques locales**, Éditions du Kintoa

---

### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Vincent Guérard**, *Parole unique & paroles d'habitants*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/parole-unique-paroles-dhabitants/>





**Entretenir les chemins de randonnée**

**07. Les chemins de randonnée.**  
 Juin 2012 (2012)  
 M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

Le maintien des lieux ruraux permet une amélioration de l'écologie et de la biodiversité. Les chemins de randonnée sont un élément essentiel de la gestion paysanne. Ils permettent de maintenir les terres en état de culture et de préserver les paysages. Les chemins de randonnée sont un élément essentiel de la gestion paysanne. Ils permettent de maintenir les terres en état de culture et de préserver les paysages.



© M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

**Litères, trousses, sacs à dos**

**08. Le confort des litères.**  
 Juin 2012 (2012)  
 M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

Le confort des litères est un élément essentiel de la gestion paysanne. Les litères sont utilisées pour transporter les récoltes et les outils. Elles doivent être bien entretenues et confortables pour les agriculteurs.



© M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

**Gestion des montagnes par le feu**

**09. La montagne brulée.**  
 Juin 2012 (2012)  
 M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

Le feu est un élément essentiel de la gestion paysanne. Il permet de brûler les résidus agricoles et de maintenir les terres en état de culture. Le feu est également utilisé pour brûler les mauvaises herbes et les parasites.



© M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

**Entretenir la montagne, pour la PAC**

**10. La montagne et la PAC.**  
 Juin 2012 (2012)  
 M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

La montagne est un élément essentiel de la gestion paysanne. Elle permet de maintenir les terres en état de culture et de préserver les paysages. La PAC (Politique Agricole Commune) est un élément essentiel de la gestion paysanne.



© M. Lecomte - M. Marquet - G. Gaudin  
 Vallée de Gersulles-Esda

# Vassivière Utopia

La rupture des liens avec le vivant, le manque de cosmogonies et la crise de la sensibilité que la société occidentale subit aujourd'hui m'a amenée en tant que directrice d'institution artistique à réorienter notre action.

L'urgence n'est plus de défendre l'art comme discipline mais plutôt de travailler ensemble pour que l'imaginaire, le sensible et l'expérimentation soient partagés à tous les niveaux de la société, notamment dans les projets d'aménagement.

**Par Marianne Lanavère, le bureau baroque, les espaces verts, Gama+Bianchimajer**

17 DÉCEMBRE  
2019

Nous le faisons avec l'École du Jardin Planétaire / Licence professionnelle « Aménagement paysager : design des espaces anthropisés » à Limoges et avec le Laboratoire Passages de l'Université Bordeaux-Montaigne. Nos résidences d'artistes et de chercheur.se.s créées en 2012 dans le Château de l'Île permettent d'interroger par la présence artistique le contexte des espaces naturels protégés, en lien avec d'autres initiatives rurales à l'échelle translocale.

Transformant le modèle du parc de sculptures dont le Centre international d'art et du paysage était issu, je me suis tournée vers des œuvres éphémères, des propositions ouvertes à réactiver et des interventions écologiquement « passives », limitant volontairement l'ajout d'objets extérieurs, telle que l'installation *Dehors de Liliana Motta (2017)*. Pour échapper au « hors-sol » d'une île qui tend vers la zone de loisirs, l'équipe est allée à la rencontre de la population, d'abord par des interventions d'artistes dans les écoles (projets 5 artistes, 5 communes en 2014 et 3 artistes, 3 communes en 2016), puis par une exposition-parcours en plein air d'œuvres de la collection du Cnap à réactiver dans six villages (*Transhumance, 2017*).

Le programme de commandes paysagères et architecturales dans l'espace public rural Vassivière Utopia (2018-2020) financé par la Caisse des Dépôts marque une nouvelle étape, en positionnant davantage le Centre d'art à l'écoute des désirs de neuf petites communes rurales de 50 à 2500 habitants.e.s : Beaumont-du-Lac, Eymoutiers, Faux-la-Montagne, Peyrat-le-Château, Royère-de-Vassivière, Saint-Martin-Château... Grâce à des appels à projets annuels, nous avons eu la chance de travailler avec des collectifs de paysagistes et d'architectes dont l'approche de la nature et la méthode participative nous transforment. Tout en répondant à des besoins d'aménagement, nous risquons des formes radicales et audacieuses pour un territoire rural ouvert aux alternatives.

*Marianne Lanavère, directrice du Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière*

Trois équipes de concepteur.trice.s reviennent sur leur expérience *Vassivière Utopia*.

LA FAUVETTE

*le Bureau baroque, à Faux-la-Montagne, 2019*

Les derniers bouleversements mondiaux indiquent qu'aujourd'hui, il faut changer notre manière d'habiter la Terre.

Le Plateau est un des rares territoires où certains sont déjà prêts, ou en tout cas, se posent sérieusement la question.

Est-ce parce son paysage est particulièrement marqué par l'instrumentalisation de ses ressources ? Ou parce qu'à défaut de couverture réseau et de services publics il faut apprendre à se débrouiller autrement ?

Est-ce parce qu'il accueille une population si bigarrée qu'elle crée un creuset intellectuel et citoyen unique ? Ou parce qu'il s'est vu attribuer l'étiquette de projet alternatif de société ?

Est-ce parce qu'un vent de résistance y persiste encore ? Ou parce que son hyper-ruralité en fait d'office un contre-modèle de la logique de rentabilité ?

Nous répondons à l'appel à candidatures, sans d'autres souhaits que de participer au débat.

Nous venons avec nos bagages. Nos mains de fabricants, nos têtes d'architectes ou plus simplement de citoyens engagés. Nous ne sommes pas omniscients. Nous décidons de tisser un réseau vécu et non théorique, pour faire de cette résilience un temps d'enrichissement mutuel.

À Faux-la-Montagne, nous commençons par rencontrer les habitants, les élus, les associations, les commerçants, les différents usagers du village.

Nous sommes saisis par leur dynamisme exceptionnel.

La commune identifie des lieux, dans le bourg, sur lesquels nous pouvons intervenir.

Il apparaît que la meilleure intervention se situerait dans tous ces endroits en même temps.

Nous décidons donc de créer une structure mobile.

Un objet qui soutient la dynamique citoyenne d'entraide et d'autogestion des habitants de Faux-la-Montagne.

Elle permet de compléter, débattre, rigoler : de se rencontrer pour s'organiser et mener un projet commun. C'est une salle municipale, mobile, collective, multi-activités. Elle peut servir une heure, un jour, ou une semaine. Elle est simple à utiliser, à réparer si besoin, et elle se déplace à la main. Elle n'est jamais au même endroit et elle est colorée pour être joyeuse et sympathique. Elle est fabriquée sur le Plateau avec des artisans et savoir-faire locaux.

C'est La Fauvette.

Un petit objet migrateur qui s'installe aux beaux jours dans nos paysages humides.

Parfois, il faut être patient pour l'apercevoir déployer ses ailes.

Parfois, il faudra revenir.



© rafaël trapet



02 - © le bureau baroque

## UN JARDIN DANS LA FORÊT

*les espaces verts, à Masgrangeas, Royère-de-Vassivière, 2019*

Pour *Vassivière Utopia*, le Centre d'art de Vassivière nous a demandé de réaliser une œuvre dans l'espace public rural de Royère-de-Vassivière. Alors on a choisi de s'installer dans la forêt, sur le territoire de la commune. On pense qu'il est im-

portant de se rappeler que la forêt peut être un espace public, notre espace commun.

Sur le Plateau de Millevaches, la forêt n'est pas une petite question. C'est une montagne à la tradition forestière récente mais très présente, de nombreux résineux ont été plantés à partir des années 1950. C'est une histoire complexe et un paysage qui concerne tous les habitants du Plateau, sensibles aux questions d'aménagement et de gestion. Notamment parce que beaucoup des paysages qui les entourent sont exploités, les forêts mais aussi le lac, géré par EDF. Alors pour nous, s'y installer, modestement, c'était vouloir capter un bout de cette histoire, s'y frotter et provoquer des réactions.

On nous a guidés sur les terrains du Conservatoire du Littoral dans une forêt de feuillus gérée par le Syndicat du Lac de Vassivière. On n'est pas loin des forêts de résineux. Celles qui produisent du bois mais où les oiseaux ne vont plus vraiment. Au bout d'un ancien chemin creux enrichi, on est tombées sur un bosquet de houx qui assombrissait tout et plus encore. On est entrées dedans et on a découvert deux grands chênes magnifiques. C'est là, au milieu du houx et aux pieds des chênes, qu'on a choisi de s'installer.

Pour demeurer dans cette forêt on a décidé d'y faire un jardin, c'est un moyen d'y habiter. On a retrouvé beaucoup de sensations liées à l'enfance, quand la forêt devient notre maison, notre terrain pour ouvrir les imaginaires. On a délimité une parcelle et ménagé un intérieur en repoussant ces immenses bosquets de houx sur les bords. Puis on a donné aux deux chênes toute leur place. De là sont apparus des sorbiers, des petits hêtres, des fougères et un jeune sapin. On a trouvé une place à chacun.

Avec nous, on a des outils à main, nos deux corps et puis c'est tout. On fait à notre mesure et avec ce qui est là, rien ne sort et rien ne rentre de la parcelle. On observe, on prend soin, on réagit, on improvise. On jardine la forêt. Petit à petit on dessine un espace organisé, comme un animal qui sélectionne minutieusement ce dont il a besoin pour agencer son terrier. La forêt nous devient familière, puis on parle de moins en moins, on s'intègre.

Le jardin est entretenu, pendant deux ans au moins, le temps de *Vassivière Utopia*. Le cantonnier vient régulièrement et des voisines veillent sur lui. Et puis, à l'entrée, on a écrit une lettre aux promeneurs et laissé des outils pour inviter à s'adonner au plaisir de tailler le houx et balayer le sol de la forêt. Cet été certains visiteurs ont poursuivi le travail et souligné de nouvelles pousses. Nous avons aussi eu la visite d'un sanglier-jardinier dont nous avons conservé les traces, un labour aux contours nets dans un creux du jardin.

Avec le temps, le houx va regagner du terrain, le jardin va s'estomper, il ne restera que des lignes bien trop droites pour être honnêtes et le sentiment étrange qu'il s'est passé quelque chose.

En jardinant, on a fait émerger un lieu, un espace commun où se retrouver en pleine forêt. Plusieurs rendez-vous ont déjà eu lieu pour parler de gestion des paysages, d'archéolo-

gie d'un territoire. On y a vu un solo de clown de Léa Genet et dégusté les œuvres boulangères de Benoît Brissot.

On a ouvert un espace d'où l'on peut regarder la forêt autrement, avec un peu de distance tout en étant en plein milieu. Pour nous ce jardin est une invitation à prendre part, même modestement, à la gestion des espaces qui nous entourent, à entretenir une plus grande familiarité avec le vivant. N'oublions pas que nous sommes tous jardiniers, du forestier à la brebis, du promeneur à l' élu communal. Osons ménager le monde à notre mesure, formons *les espaces verts* !



MOMENT 03

*GAMA+BIANCHIMAJER, à Quenouille, Peyrat-le-Château, 2019*

Le format de la résidence nous a donné envie d'aborder le projet comme un processus plutôt qu'une finalité. Nous nous sommes mis dans la peau de chercheurs, décomposant notre approche du site en trois moments, séparés les uns des autres par des périodes blanches. Nous souhaitons travailler sur le rapport entre l'homme, le paysage et les dynamiques

naturelles. Comme une danse à trois, notre attention s'est portée sur les éléments constituant du paysage de l'arrière-pays de l'île de Vassivière.

Il y a d'abord eu le *Moment 01*, la rencontre avec le lieu, Quenouille, lieu dit de la commune de Peyrat-le-Château. Nous avons découvert l'architecture vernaculaire intacte de ce village rue, traversé les banquettes de pierres sèches, arpenté les Tumulus, ces formes circulaires en pierres de granit disposées sur les crêtes, rencontré les habitants, qui luttent contre les ruines et la fermeture des paysages. Nous avons parcouru les chemins de randonnée et constaté les mutations rapides qui ont radicalement modifié le paysage en quelques décennies. La lande pâturée a fait place aux boisements denses et hauts de feuillus et la futaie de conifères a fragmenté les paysages en fragilisant l'équilibre naturel en place.

Le *Moment 02*, le temps de la réflexion, a produit de longs échanges, des débats, des hésitations. La parcelle communale qui nous a été proposée est située dans un replat. Récemment défrichée, elle est entourée par un boisement de chênes et une futaie de résineux. Elle témoigne de la mosaïque de paysages de ce territoire rural. Le sol y est épais, profond, il présente une teinte qui s'éclaircit à mesure que l'on creuse et que l'on se rapproche de la roche-mère jusqu'à devenir du sable caillouteux. À l'instar des Tumulus disposés sur les crêtes, nous avons souhaité interpeller le randonneur par la mise en œuvre d'une forme parfaite dans le paysage, une forme parfaite mais éphémère puisqu'elle témoignera du processus de transformation des paysages.

Le *Moment 03* est le temps de la mise en œuvre du projet. C'est aussi le titre de l'installation puisque Moment 03 a entamé le processus lent de transformation de ce paysage. L'homme et le paysage se situent dans un rapport de dualité. Soit l'homme maîtrise le paysage, soit le paysage reprend ses droits sur l'intervention de l'homme. Partant de ce constat, nous avons creusé un cercle parfait dans la prairie, pour défaire la matière paysage, la dévoiler dans son épaisseur et ses strates, en écho au passage des hommes qui marquent le territoire. Ce cercle intervient comme élément perturbateur dans un système vivant et appelle au dialogue. Il met le projecteur sur la richesse et la diversité de ce milieu vivant et invite les passants et les habitants de Quenouille à s'asseoir pour observer ces dynamiques naturelles et prendre conscience de ce qui se joue ici : la fabrication autonome d'un nouvel extrait de paysage.





**Juliette Duchange et Marion Ponsard** sont paysagistes. En 2018 elles font un pas de côté vis-à-vis de leur métier et créent un duo de jardinières, **les espaces verts**.

Juliette et Marion tournent à la dérision leur métier d'aménageur de l'espace, cet être extra-terrestre qui transforme et aménage tout sur son passage. Elles souhaitent revenir sur la terre et questionner notre place dans la gestion des paysages. Elles ménagent des jardins partout où cela est nécessaire en affirmant que l'humour et l'attention au vivant sont des composantes essentielles pour changer le monde.

site : [lesespacesverts.tumblr.com](https://lesespacesverts.tumblr.com)

mail : [lesespacesverts@zohomail.eu](mailto:lesespacesverts@zohomail.eu)

**GAMA+BIANCHIMAJER** est l'association de l'Atelier GAMA et de BIANCHIMAJER, deux jeunes agences qui travaillent sur des études de paysage, de la maîtrise d'œuvre d'espaces publics et des projets d'équipement public. L'Atelier GAMA est composé d'Aurélien Albert et Mélanie Gasté, concepteurs paysagistes diplômés en 2011 de l'École Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage. BIANCHIMAJER est l'association de Marta Bianchi et Lorenzo Majer, deux architectes franco-italien et de Mathilda Alaux, également architecte. Leur sensibilité commune au paysage et au construit les amène à questionner la singularité de chaque site et à l'accompagner dans une transformation durable, porteuse de valeurs et de sens.

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Marianne Lanavère, le bureau baroque, les espaces verts, Gama+Bianchimajer, Vassivière Utopia**, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/vassiviere-utopia/>



---

L'AUTEUR

**Marianne Lanavère, le bureau baroque, les espaces verts, Gama+Bianchimajer**

**Marianne Lanavère** (1974, Paris) dirige depuis 2012 le Centre international d'art et du paysage situé sur l'île de Vassivière, en région Nouvelle-Aquitaine dans le Parc Naturel Régional de Millevaches.

**Le bureau baroque** naît d'une volonté de lien direct entre conception et fabrication. « Nous sommes quatre architectes de formation – Alan Gentil, Laurent Tardieu, Maïlys Sarrazin, Marion Dubreuil – et croisons usage, matière et bon sens pour rationaliser la forme, refusant toute sophistication gratuite.

Notre atelier, partagé avec d'autres fabricants, est l'opportunité de produire de manière autogérée, spontanée et collective, cohérente avec notre vision sociétale et humaine. »

## Ciels de Cluny

La photographie de paysage condense l'expérience esthétique vécue dans le paysage en un objet à deux dimensions qui ne s'adresse qu'à un seul sens : la vision.

Questionner ce rapport perceptif, son histoire, ses prolongements, évaluer ses potentialités et ses limites, élaborer des stratégies de monstration appropriées font partie des axes de recherche que la photographie plasticienne propose d'aborder.

**Par Jean-Philippe Astolfi** 17 DÉCEMBRE 2019

“Un morceau de la Terre, altéré par le Ciel » *Jules Supervielle, La demeure entourée*

Le photographe de paysage et le géographe ont ceci en commun : à un moment de leur travail, ce qu'ils ont vécu sur le terrain, se traduit en un objet bidimensionnel, la photographie pour le photographe, la carte ou le plan pour le géographe.

Il est courant de penser que la pratique artistique permet de s'affranchir de certaines conventions de représentation pour s'ouvrir à une dimension esthétique plus à même de rendre compte de la réalité vécue.

Mais c'est oublier les conditionnements visuels véhiculés par l'histoire des images et l'histoire de l'art en particulier.

Déconstruire ces stéréotypes visuels devient une nécessité si on veut donner à voir le paysage dans toute ses dimensions.

Ce travail sur les ciels de Cluny propose une lecture « décalée » d'un paysage, celui de la vallée de la Grosne à la hauteur de Cluny en Saône et Loire.

Il donne une vision du paysage soumis aux variations météorologiques sans pour autant se départir des codes de représentation de la peinture de paysage et du traitement particulier que celle-ci réserve aux ciels, un genre pictural en soi.

La diversité ne naît pas de la multiplicité des points de vue, elle est figée dans un protocole, ni de la richesse des composants du paysage, mais de la variation des ciels et de l'impact qu'ils ont sur la perception d'un même lieu











---

L'AUTEUR

**Jean-Philippe Astolfi**

Jean-Philippe Astolfi est un photographe autodidacte qui se consacre pleinement à un travail de recherche artistique qui le situe dans le champ de la photographie plasticienne. Les espaces indéterminés, zones frontalières, périphérie des grandes villes, territoires en mutations sont ses terrains de prédilection. Il procède à des relevés systématiques dont la matière est exploitée pour questionner le lien qui relie l'individu à son territoire, son ancrage dans un lieu et la manière dont il le perçoit. Ces dernières recherches associent cet entre-deux des espaces indéterminés à l'entre-deux d'un médium qui oscille entre document et art.

<https://www.jeanphilippeastolfi.com/>

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Jean-Philippe Astolfi**, *Ciels de Cluny*, Openfield numéro 14, Décembre 2019

<https://www.revue-openfield.net/2019/12/17/ciels-de-cluny/>